

LE MARÉCHAL WALDERSEE

L'empereur d'Allemagne avait décidé de rendre au maréchal de Waldersee et, par suite, à tout le corps expéditionnaire allemand, des honneurs particuliers. Non content d'avoir envoyé au-devant de lui une division toute entière, sous le commandement de son jeune frère, le prince Henri, l'empereur est allé à la rencontre du paquebot *Géra*, qui ramenait le maréchal à Hambourg. A Brunshausen, l'ex-commandant des forces alliées dans le Petchili monta à bord du *Hohenzollern* et fit, en compagnie de Guillaume II, le trajet jusqu'à Hambourg, où a eu lieu une réception solennelle.

La diplomatie impériale indiquait, tout naturellement, au paquebot qui ramenait le maréchal, de faire escale à Alger, et au général allemand lui-même de rendre, aux autorités militaires une visite de courtoisie. Pendant cette visite, le maréchal, qui se porte garant de la sécurité de la Chine, s'est exprimé d'une façon très élogieuse sur le compte des généraux français, du général Voyron, qu'il a en estime particulière, et de ses soldats.



Personnellement, il a déclaré avoir contracté avec les troupes françaises une véritable dette de reconnaissance. C'est, en effet, à un soldat français qu'il doit de n'avoir pas péri dans l'incendie du grand palais impérial. Ce brave, comme il l'a raconté au général de Bellegarde, l'arracha aux flammes, le porta sur son dos et, avec un dévouement bien français, au risque de périr lui-même, le hissa au dehors, à travers une fenêtre.

Cette escale d'un navire allemand à Alger est la préface, peut-être, d'un événement considérable.

Il n'est pas impossible, en effet, que l'escadre allemande toute entière aille, à son tour, mouiller devant Brest.

Ce serait non-seulement la première fois que des vaisseaux de guerre allemands visiteraient un port français, mais, dans cette seconde escale, le prince de Prusse serait amené à rendre visite à l'amiral de Courthille et à présenter, peut-être, les compliments de l'empereur.

UNE CHASSE AUX RHINOCÉROS

Avec sa tête difforme, son front petit et fuyant, ses oreilles pendantes, avec sa peau épaisse, glabre, dépourvue de plis, couverte de verrues et de boue à moitié desséchée, avec son oeil petit au regard méchant, le rhinocéros est fort laid, plus encore que l'hippopotame, ce qui n'est pas peu dire. Il aime à se vautrer dans la vase et ne sort que la nuit ou le matin de très bonne heure ; il craint le soleil et se retire, pendant les heures chaudes de la journée, dans des

broussailles impénétrables. Sa vue est faible, son ouïe aussi, mais son odorat est d'une finesse extrême. Quoiqu'il se nourrisse d'herbes et de racines, qu'il lui est facile de saisir avec sa lèvre supérieure avançant en pointe, il est le seul animal qui attaque l'homme sans provocation ; l'odeur humaine, qui met tous les animaux en fuite, depuis la petite antilope jusqu'à l'éléphant, l'attire au contraire, et il accourt aussi vite que ses jambes peuvent le porter. Pour l'éviter, il faut s'arranger de façon à ne plus être senti ; il s'en retourne alors comme il était venu, non sans avoir parfois battu la brousse en tous sens, à la recherche de l'ennemi. Sa taille, la rapidité de sa course sa méchanceté et sa stupidité en font un animal très dangereux à rencontrer.

* *

Me trouvant dans le pays des Magandjas j'avais installé mon camp en pleine brousse et j'avais l'habitude de partir tous les matins dans la même direction à cause du vent, afin d'aller tuer une antilope pour le repas de mes hommes et le mien. A un kilomètre sous le vent et à notre droite, se trouvait une mare fréquentée par les grands animaux. Un matin, au moment où nous passions en cet endroit, un bruit lointain nous fit prêter l'oreille : ce même bruit, nous l'avions déjà entendu un soir. *Pembéré !* (rhinocéros), dit Tambarika ; aussitôt nous primes le vent pour en sortir à angle droit et nous allâmes nous cacher derrière des arbres, ce qui dura moins de temps que je n'en mets à l'écrire.

Le bruit se rapprochait rapidement : c'était un souffle puissant et saccadé, ressemblant, en beaucoup plus sonore, à celui d'un cheval qui corne ; il était aussi accompagné d'un grand fracas de branches brisées : l'intensité croissante du tapage prouvait la rapidité avec laquelle la bête arrivait. Devant l'endroit où nous nous tenions cachés, à environ un mètre au-dessus du sol, était renversé un gros arbre dont le tronc n'avait pas moins de cinquante centimètres de diamètre...

Non pas un, mais deux rhinocéros énormes, le premier surtout, arrivèrent avec la vitesse de chevaux lancés au galop, sautèrent le tronc d'arbre et, passant devant nous à fond de train, disparurent comme ils étaient venus. J'étais tellement près du lieu de leur passage que je n'avais pu viser : au moment où j'ajustais le premier, mon canon s'était trouvé brusquement arrêté par l'arbre derrière lequel j'étais caché, et lors que j'en eus fait le tour, l'énorme postérieur du dernier pachyderme était visible dans l'éloignement. J'eus des regrets cuisants d'avoir perdu cette occasion, mais jamais je n'aurais cru que le rhinocéros, qui a l'air si lourd et si apathique, pût galoper à cette allure. J'oubliai bientôt cet incident ; je tuai une petite antilope et je rentrai au camp. L'après-midi (le vent ayant tourné), j'allai d'un autre côté sans penser aux rhinocéros. Mais le lendemain matin, comme nous repassions au même endroit et à la même heure, ils nous chargèrent encore. Cette fois, je me mis trop loin ; ils traversèrent les arbres à quarante mètres. Je suivis leur piste en sens inverse pour voir d'où ils venaient, et elle me conduisit à la mare dont j'ai déjà signalé la présence. J'y allai le soir, et m'embusquai sur un arbre, mais les rhinocéros ne revinrent qu'à la nuit noire ; j'entendis les pachydermes se vautrer dans la boue liquide mais je ne vis rien, et le matin, ils avaient disparu. Le soir, je revins encore sur mon arbre. Je n'y étais pas depuis un quart d'heure qu'une armée de fourmis noires m'assaillit. C'était à en devenir fou. Ces insectes sont terribles ; ils enfoncez leurs crocs dans votre chair et se cramponnent tellement que, lorsqu'on veut les arracher, leur tête reste adhérente à votre peau. Ils pénètrent sous vos vêtements, vous mordent cruellement en mille endroits à la fois, si bien que je défie l'homme le plus maître de lui-même de ne pas faire à ce moment-là des contorsions et des grimaces à rendre des points aux meilleurs clowns.

Avant d'avoir eu le temps de sentir une piqûre et de comprendre quelle en était la cause, j'en étais couvert. Je sautai ou plutôt je me jetai à bas de mon arbre, au risque de me rompre le cou. Rodzani plongeait dans la mare pour se soulager : la crainte des cro-

codiles, s'il y en avait eu, ne l'eût pas empêché de le faire.

Quant à moi, tout en dansant un pas d'un nouveau genre et en grinçant les dents de rage et de douleur, j'oubliai les rhinocéros et la création entière, pour me déshabiller aussi vite que je pus, et me mis ensuite à tirer, à arracher les fourmis et à me frotter pendant une demi-heure, sans songer qu'il faisait tout à fait nuit, que mon fusil était sur l'arbre et mes vêtements un peu partout. Si un fauve affamé avait passé, il n'aurait eu aucune peine à trouver son dîner.

Inutile d'ajouter que ce soir-là il me sembla plus raisonnable de renoncer à l'affût et d'aller frictionner mes nombreuses plaies avec une lotion phéniquée. J'étais tout endolori, mes jambes surtout et la partie de mon individu sur laquelle je m'assieds. Souvent, dans la brousse, on marchait par mégarde sur une fourmière en voyage, mais on en sortait à la hâte et on se débarrassait des quelques fourmis qui avaient réussi à grimper sur soi ; mais avoir affaire à une colonne entière vous attaquant à la faveur des ténèbres, c'est terrible.

Le lendemain matin, je me postai à l'endroit habituel et cette fois j'avais pris mon calibre 12 à pointe d'acier (car il est presque impossible de tirer sur un but mouvant et rapide avec un fusil de la taille et du poids de mon 8). Les rhinocéros arrivèrent ; seulement j'attendis pour me cacher de voir la direction qu'ils prendraient, ce qui leur permit de nous sentir plus longtemps et de ne pas dévier de leur chemin comme les tours précédents.

Chaque matin, notre vent, qui a le don de mettre ces animaux en colère, leur faisait exécuter cette charge dans la direction où ils nous sentaient ; dès que nous sortions du vent à angle droit, soit à droite, soit à gauche, ils passaient entraînés par l'impulsion, mais ils n'avaient plus de but du moment où leur nez cessait de les guider.

Etant plus près, cette fois, je visai d'abord presque en face, puis de profil, et, au moment où le rhinocéros de tête passait devant moi, je fis feu soigneusement sur lui et trop vite sur son camarade. Le premier, atteint au cou, avait l'épine dorsale brisée et était tombé pour ne plus se relever ; le second était complètement manqué, à en juger par la désinvolture avec laquelle il disparut, sans même jeter un dernier regard à son compagnon de steeple-chase. Ce dernier reçut encore une balle avant de mourir. Il était énorme et mesurait 1 m. 75 du garrot à la terre. — EDOUARD FO'A.

CONSCIENCIEUX

Dans un orchestre figurait un musicien allemand qui faisait le trombone à coulisse. Ce brave teuton, très consciencieux, jouait sa partie avec une régularité impeccable. Le chef d'orchestre n'avait jamais le moindre reproche à lui adresser.

Mais, un jour, pendant une répétition, le trombone à coulisse jeta le trouble dans un morceau qu'il connaissait cependant pour l'avoir joué souvent.

Le chef, très étonné, lui demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui.

— Ch'ai rien répondit l'Allemand.

— Mais vous jouez tout de travers.

— Ché choue pas dé dravers, ché choue cé qu'il y a sur mon mussique.

— Mais pas du tout. Vous interrompez le chant par une note épouvantable.

— Ché choue cé qu'il y a sur mon mussique, reprit l'Allemand entêté.

— Faites voir votre musique ?

La musique fut remise au chef.

— Espèce d'animal, s'écria-t-il. Vous ne voyez donc pas que ce que vous prenez pour une note est une mouche crevée.

— Ché m'en viche, répondit l'obstiné trombone. Elle était sur mon mussique, ché l'ai chouée.

M. J.-N. Laprés, photographe de la maison Laprés et Lavergne, dont nous reproduisons souvent le travail artistique, est de retour d'un voyage à Buffalo, New-York, Boston, les chutes Niagara, Toronto et les Mille-Iles.

Dans u
cosse. M
fécondité
D'après
celui qui
soit en m
lingue, vi
lions d'œ
turbot, q
giefin, qu
et le hare
vingt à ci
trente à
prolifère
n'a pas e

On sait
naire, et
Un écriv
qu'un ric
avait un
des hom
plant un
mais oub
l'homme
dedans e
d'échapp
mover.
vice du r

Le mē
pêche av
même, ti
tait de
Lorsque
femme e
ni les bē
de la ma
les enfā
pague a
pour eux
tigre éne
enfants
approch
de trom

La plu
tint de
Il en es
de niche
pour tro
Nous
mun, qu
qu'on v
sur les
vées. U
que l'au
même i
d'autre
Beau
d'oiseau
d'arbre
nerie co
un seul
Peut
oiseaux
pendan
héronn
grimpe
seurs q
Cett
l'affecti
vent d
seaux.
de griv
tion: au
arbres